

L'effet mère

Je est un autre, avril 2014

Voici deux histoires d'enfants : l'une est un instantané, l'autre raconte le parcours d'un jeune garçon sur plusieurs années.

Dans les deux cas, quelques concepts empruntés à la psychanalyse permettent de mieux comprendre les situations, voire, dans le second récit surtout, d'adapter son comportement d'enseignant pour accompagner l'enfant vers un mieux être scolaire.

La psychanalyse est un jeu d'enfantⁱ

On trouve parfois, dans l'exercice de notre métier, des situations si lumineuses, des cas si purs, qu'on les croirait inventés pour l'exemple !

Tiens, prenons, au hasard... la toute-puissance fantasmatique.

Qu'en disent les spécialistes ?

Au départ, un enfant dans le ventre de sa mère, indissocié, faisant partie intégrante de sa personne. Il naît et le travail de séparation va progressivement s'opérer. D'abord par la coupure du cordon, puis par ces divers processus plus ou moins bien vécus par le petit que les psys appellent « castrations symboliques ». Ils permettent à l'enfant de se construire en sujet autonome, indépendant de sa mère, conscient de ses limites et de ses possibilités. Le père y joue un rôle capital : c'est lui qui sépare, et par là même crée ce manque où viennent se loger le langage puis la culture. Quand le père est absent, cette fonction est le plus souvent remplie par la mère elle-même, dont le discours se doit de porter l'interdit de fusion ou... d'inceste. Dans *Les pères et les mères*, Aldo Naouri rappelle qu'étymologiquement, outre son acception première d'« impur », « non chaste », « inceste » signifie également « qui ne manque de rien », ce qui situe bien le manque comme valeur fondatrice et nécessaire à l'épanouissement de la personnalité.

Mais aujourd'hui les mères, souvent seules, ont bien du mal à assumer cette fonction. On assiste alors à une surabondance de cas d'enfants qu'on qualifiera de capricieux, de « bolides » (Francis Imbert) ou d'enfants sans lois, et qui sont généralement incapables de supporter les limites que la vie en société, à commencer par l'école, tente de leur inculquer. Ils vivent dans le giron de la mère, laquelle, même quand elle est éloignée, n'est que le prolongement d'eux-mêmes, sorte d'excroissance monstrueuse de leur propre corps, d'outil destiné à satisfaire tous leurs désirs.

Voici l'histoire de Lucia.

Une classe transplantée, dans les Vosges ; vingt-trois enfants, leur maître et deux accompagnatrices y vivent un séjour idyllique. Il fait beau, les activités de plein air sont menées par des animateurs compétents sous un beau soleil de juin. Le mercredi, je viens dire un petit bonjour à l'équipe et suis accueillie par un groupe d'enfants heureux et apaisés, comme il se doit dans ces conditions.

L'une des accompagnatrices est la mère de Lucia, en qui je reconnais d'emblée la gamine, tant la ressemblance est frappante. Je le lui dis en riant, tout en pensant qu'elle a dû la faire par scissiparité ! En imaginant ainsi, par jeu, un processus d'où le géniteur est évacué, je ne savais pas être aussi proche de la vérité !

Repas du soir.

Assise à une table présidée par une animatrice, fixant obstinément celle où est assise sa mère,

à l'autre bout de la salle à manger, Lucia pleure, avec des hoquets. Le maître m'apprend que cette scène se renouvelle dès que la fille voit sa mère « à plus d'un mètre d'elle ». Il observe aussi que la petite (dix ans, tout de même !) boit encore un biberon deux fois par jour.

Défilé d'adultes pour comprendre la gamine. Tout le monde y va de son couplet consolateur ou moralisateur. Je n'y échappe pas, mais peu disposée à m'apitoyer sur son sort (elle le mériterait pourtant, car au fond c'est bien elle la victime), je préfère échanger deux mots avec la mère. Tout de suite, elle accuse son ex-mari, dont Lucia aurait hérité le tempérament capricieux.

J'en reste sans voix.

Mais pour l'heure rien ne semble la calmer. Excédée, la mère se lève et lui propose : « Viens à ma table, on te fera une place. » On pourrait juger la solution peu éducative et on aurait raison, parce que la voici qui se met à hurler à pleins poumons devant la salle médusée.

Ce qu'elle veut, qu'elle exige, c'est que sa mère fasse le geste. Qu'elle vienne fusionner, se coller à elle. Qu'elle abandonne le groupe d'enfants dont elle a la charge pour ne s'occuper que d'elle, exclusivement. Et elle le lui dit avec des mots, puis avec des coups, avec des crachats, des injures, sous les yeux atterrés ou indignés des adultes et des autres enfants.

Alors la mère saisit pour finir sa propre chaise et vient s'asseoir près d'elle.

Lucia se calme dans la seconde.

Elle sourit...

L'amour est mathématique... et réciproquement !ⁱⁱ

Petit-Jean entra dans la classe au CE1, s'installa sans dire un mot et ne fit pas de bruit pendant environ une année sur les quatre qu'il devait y passer avant d'aller au collège.

Il s'y installa avec juste assez de présence – ou plutôt de non-absence – pour que je ne l'oublie pas. Mais il était si pâle, si incolore, si lisse, si transparent, si désireux de se fondre dans une masse englobante, floue, sécurisante, si soucieux de n'offrir à l'attention aucune marque, aucun indice, aucun signe qui attire, étonne, émeuve, interpelle, énerve ou séduise, que... je m'intéressai à lui.

Son silence força mon écoute, son absence, ma curiosité.

Il s'était assis au premier rang. Il parlait très peu, et lorsqu'il ouvrait la bouche, j'étais contrainte de me pencher vers lui, de m'approcher au plus près pour comprendre ses chuchotis.

Il ne faisait pas de texte libre et, en situation d'écrit obligé, se contentait d'une production banale et insipide qui collait au mieux à la photo qu'il avait trouvée dans la « machine à écrire » (sorte de boîte à stimuli pour l'écriture) et qu'il tentait de décrire d'un petit coup de crayon sec et mal aiguisé. D'ailleurs, s'il savait déchiffrer des sons, des mots et même des phrases simples, rien de ce qu'il percevait n'avait l'air de revêtir pour lui le moindre sens, ni le moindre intérêt.

Il ne parlait pas au *quoi de neuf ?*, encore moins au Conseil. Il ne disait jamais rien.

Il vivait dans une famille de cinq personnes, en compagnie de deux grandes sœurs, d'une mère anxieuse et possessive et d'un père indifférent.

J'observais chez lui une sidérante incapacité à entrer dans une quelconque logique chiffrée. Certes, il calculait juste, vite et loin, connaissait par cœur ses tables d'addition, et par la suite apprit sans efforts celles de multiplication. Cependant, confronté à une situation-problème vraie ou fictive, il était perdu. Par exemple, aux alentours de Noël, nous utilisâmes les petits gâteaux apportés par les

enfants pour amorcer la notion de multiplication. Au fur et à mesure que Petit-Jean ajoutait à sa collection un gâteau de plus, il le posait sur l'autre ou très près, et comme je lui demandais à chaque fois combien il en avait maintenant en tout, il répondait invariablement : « Un » ! Je demandais : « Un quoi ? » Il rétorquait : « Un tas ».

Cette étonnante attitude n'est qu'un exemple pris dans une longue série qui me laissait perplexe et démunie, lorsque je compris un jour qu'il ne pouvait tout simplement pas concevoir qu'une entité distincte ajoutée à une autre entité distincte formât une troisième entité composée des deux autres mais non amalgamante. En clair, pour lui, un plus un ne pouvait être égal à deux; un plus un faisait toujours un !

Je commençai à entrevoir une lueur lorsque je m'aperçus que sa mère l'emmenait et venait le chercher tous les jours à l'école, le tenant lui d'une main et son cartable de l'autre. Il avait alors huit ans, habitait à trois cents mètres de l'école et son chemin ne présentait pas le moindre danger.

Cette mère m'apparut alors comme le prolongement monstrueux du corps de son fils, exemple lumineux de la relation duelle dont parle Fernand Oury, de l'enfer binaire cher à Philippe Meirieu ou de la fusion marécageuse de Freud, dans laquelle s'engluent les couples mère-enfant qui n'ont pas réussi à couper le cordon. On nageait dans la toute-puissance fantasmatique, celle qui n'autorise pas l'enfant à trouver ses propres limites, puisqu'il est soudé à sa mère, et l'empêche d'entrer dans le symbolique. Ni lecture, ni écriture, ni calcul. Ne pouvant trouver ses propres marques, sa propre identité, Petit-Jean ne pouvait s'inscrire en tant que sujet autonome, n'avait pas accès à la parole qui s'engage et qui dit « je ».

Et comme des morceaux de puzzle, les petites choses que j'avais notées au fil du temps, ces petits riens sans signification dans l'instant, venaient s'emboîter, se répondre dans une sorte de cohérence interne à la logique rigoureuse.

A commencer par ce père qui n'assurait pas la fonction paternelle de médiation et de séparation dans la relation œdipienne et qui, de ce fait, empêchait le gamin d'entrer dans le langage. Tant qu'il n'y a pas de nécessité, tant que l'enfant vit en symbiose avec sa mère, il ne va pas chercher du côté des mots. Les mots se situent dans l'« entre ».

Ainsi, en me contraignant à coller mon oreille à lui pour que je puisse l'entendre, Petit-Jean tentait-il sans doute inconsciemment de reproduire avec moi la relation fusionnelle qu'il vivait avec sa mère, dont il était momentanément séparé et dont l'absence devait le faire cruellement souffrir. De la même manière, la masse des enfants dans laquelle il essayait de se fondre pouvait lui donner l'illusion du cocon reconstitué, en même temps qu'elle l'effaçait en tant que sujet autonome et désirant. Pas de texte où il aurait pu se dire, pas de prise de parole en classe, et encore moins dans les instances réservées.

La structure mentale se calquait parfaitement sur la structure affective : « un plus un égale un ! » De là peut-être cette impossibilité d'entrer dans la logique mathématique.

Petit-Jean est sorti de l'amalgame, du chaos, tout doucement, à petits pas, comme se fait tout apprentissage. Qu'est-ce qui l'aura aidé à s'en sortir ? Je ne saurais le dire. Il me plaît de penser qu'ont pu opérer des paroles adressées à la mère pour qu'il porte lui-même son sac (c'est-à-dire ses affaires, son corps, lui), conseil qu'elle finit par suivre une fois qu'elle en perçut l'enjeu, après que je fus mainte et mainte fois revenue à la charge. Il me plaît de croire que de l'avoir déplacé d'une table collée à mon bureau à une autre située vers le milieu de la classe (il ne s'agissait pas de lui signifier un rejet, mais de marquer de la distance entre nous, celle qui permet, comme dit F. Oury, d'être assez loin pour bien se voir, assez près pour bien s'entendre, avec ici l'absolue nécessité d'une médiation physique par le groupe des enfants) l'a contraint à se dissocier mentalement de l'environnement immédiat et de percevoir son contour propre.

Peut-être aussi que le « métier » responsable de la porte, auquel il s'accrocha pendant au moins deux années sur les quatre qu'il passa dans la classe l'aida un tant soit peu à distinguer le dedans du dehors, le lieu du non-lieu, le moi du non-moi. De même le *quoi de neuf?*, le Conseil, où il finit, après une année entière d'hésitations, par prendre la parole, jusqu'aux ceintures de couleurs, lui permirent-ils à la fois de trouver une aire d'accueil jalonnée de repères, de se dire et de se reconnaître en tant qu'être singulier et autonome. Enfin, qu'il ait investi peu à peu le texte libre dans lequel il put dire, par personnages imaginaires interposés, ses angoisses de rester un « pourrissonⁱⁱⁱ » (F. Oury) et son désir de grandir, eut peut-être pour effet de lui permettre d'affirmer, parce que c'était enfin vrai dans son corps et dans sa tête : « Un plus un égale deux. »

- i Ce texte a paru dans *C'est pas moi Maîtresse (In Octavo, 2010)*, reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.
- ii Ce texte a paru dans *Moi, maîtresse, petits arrangements avec la pédagogie*, Matrice, 2004.
- iii Le terme peut paraître un peu abrupte. Par ce mot-valise formé, on l'aura saisi, de la contraction du verbe « pourrir » et du substantif « nourrisson », Fernand Oury désignait les enfants que la mère maintient trop longtemps dans un état de dépendance à l'adulte semblable à celle du bébé.